

LA LIBERTE DU REGARD

C'est une scène primitive : du gamin de de La Rochelle aux gosses des bidonvilles de La Courneuve, des enfants tristes à la campagne aux gavroches des rues de Paris, des rêves du *Kid* et de *Zéro de conduite* aux échappées belles de son fils Thomas... l'œuvre de Dityvon est constamment traversée par la figure emblématique d'enfants sauvages dont les désirs indomptables et les conquêtes chimériques se heurtent au mon froid et cassant des bétonneurs, des pollueurs en tous genres, des empêcheurs de vivre libres...

Car les photographies de Claude Dityvon, n'en doutons pas, sont également des auto-portraits tracés compulsivement à la première personne du singulier. Dityvon enfant triste, Dityvon prolo fourbu mais goguenard, Dityvon pêcheur nostalgique, Dityvon citadin angoissé, Dityvon basketeur bondissant, Dityvon poète des barricades, Dityvon acteur aux multiples visages...

C'est un peu Tintin au Pays des Photographes ! Mais la dimension "enfantine" du personnage, le continuel jeu de rôles endossés (et plus ou moins consentis) durant trente années de "carrière", ne sauraient masquer une pointe de gravité, la part obscure du créateur, celle qui donne le rictus à Chaplin au sortir de scène, dans la coulisse... Car comme tous les grands burlesques du cinéma muet, Dityvon est un artiste désemparé dès lors que la laideur du monde, la cruauté humaine et la bêtise généralisée font force loi dans la vie quotidienne. Il devient l'homme qui marche de Giacometti, un de ces êtres tourmentés sorti des toiles de Bacon, un Saint supplicié du quattrocento italien, un bloc de douleur rentrée, énigmatique, tendu comme un arc, cet homme mystérieux en quête d'autres créatures fantomatiques, ses frères de solitude...

Aussi serait-il inconvenant de tirer le portrait de Claude Dityvon comme un vulgaire "professionnel de la profession". Il ne se reconnaîtrait d'ailleurs pas dans la corporation des "confrères". Il n'y a pas pour lui de "photographe" qui vaille, seulement des artistes. Car à ses yeux la Photographie est un art exigeant, sortant à chaque fois grandie dès lors qu'un artiste s'emploie à la bien servir. Magnanime, il n'est jamais tant heureux que lorsqu'il découvre de bonnes photographies faites par d'autres. En réalisant des oeuvres fortes et personnelles, les photographes servent la Photographie et donnent ainsi à partager un peu de beauté, un peu de bonheur. Voilà qui tord le cou à une réputation sulfureuse, il ne faut pas la cacher, de créateur égocentrique...

Si Dityvon n'était qu'un simple perturbateur au centre du "milieu photographique" français cela suffirait déjà à notre jubilation. Si l'homme est le style, Dityvon s'inscrit parfaitement dans une certaine élégance d'écriture. Mais l'attitude, aussi singulière soit-elle de par le choix particulier des sujets ou la manière de les traiter, ne suffit pas non plus à définir ce qu'un photographe a d'exemplaire aux yeux des autres artistes, en quoi il transmet de l'énergie à revendre, ce qu'il offre de beauté vertueuse... Parce que l'empêchement de regarder à plat qu'il est se double d'un photographe terriblement exigeant sur la façon de montrer. Là où d'autres se contentent de gérer au mieux de leurs intérêts artistiques une image dans laquelle l'Institution se complaît de les voir stagner, Dityvon aime déjouer tous les pronostics.

Certains ont voulu faire de lui un "reporter", en digne fils spirituel de Cartier-Bresson. Las, une fois les portes de l'agence VIVA refermées, il prit ses distances envers cette forme d'expression jugée trop convenue et impersonnelle. Car Dityvon aime plus que tout les (grands) espaces de liberté ! Et là, il n'y avait plus de place pour un photographe qui n'avait cessé de clamer sa liberté d'expression,

son goût de l'innovation, du constant renouvellement des formes pour tenter d'exprimer le réel plutôt que le décrire platement... Bref un point de vue diamétralement opposé à celui où d'autres commençaient à se satisfaire, dès le milieu des années 80. Il ne faut pas perdre de vue que VIVA fut une expérience à hauts risques, tentative d'imaginer la photographie de Presse différemment des autres agences parisiennes. Echec final, cuisant et douloureux, autant du aux hommes qu'aux structures professionnelles dont ils étaient tributaires.

Mais jamais Dityvon ne baissa les bras. Il paya (cher) ce moment d'utopie, cette escapade buissonnière hors des règles de la "profession" lui coûta une probable mise à l'écart, un oubli prolongé en marge du milieu photographique ... Mais cela ne fut-il pas aussi incroyablement ce qui le "sauva" ? Dans l'inconfort de la précarité, parfois empreint du doute, le plus mal-aimé des grands photographes français puisa un souffle et une inspiration nouveaux. A la manière de sa vision "décalée" des événements de Mai 68, Dityvon ne s'imposa désormais plus de règles contraignantes, n'ayant pas à masser la rétine des journaux. Sans concession aucune il retrouva le plaisir des expérimentations visuelles, avec une liberté de ton propre aux improvisateurs du Jazz. Paradoxalement, lui qui a finalement très peu photographié le Jazz (l'une de ses grandes passions pourtant) en a saisi l'essence, indirectement, comme dans cet entre-deux notes, moments de suspension presque indicibles, souvent entendus chez Thelonious Monk.

Près de vingt années ont passé ainsi, dans une lente et profonde maturation artistique, jusqu'à ce jour avec ses "Nocturnes", présentées lors du dernier Mois de la Photo à Paris, véritable manifeste pour la photographie moderne (selon les propres mots de Jean-Luc Monterosso), celle qui reste éternellement jeune et vibrante, comme ce Cinéma qu'aime tant Dityvon, celui de Vigo, de Tati, de Murnau, indomptable pulsion des rêves: "Inconsolable, à l'affût de l'indicible et de l'aléatoire j'essaye de transmettre et de donner de l'émerveillement, de la poésie, de la beauté, aussi infime soit-elle".

Jean-Claude Lafitte
5 décembre 2000